

G. NANDYFER

LES COINS DU VIEUX MARSEILLE

L'AUBERGE
DU
PÈRE HIROUX



MARSEILLE

LAVEIRARIÉ, libraire-éditeur
rue Grignan, 54

M. DCCC LXXX

G. NANDYFER

LES COINS DU VIEUX MARSEILLE

L'AUBERGE
DU
PÈRE HIROUX

L'intérieur de cette hôtellerie ressemblait assez à un refuge de troubadours et d'ivrognes réunis; aussi, Don Quichotte et son fidèle Sancho furent-ils, à peine entrés, agréablement surpris.

CERVANTES

MARSEILLE

LAVEIRARIÉ, libraire-éditeur
rue Grignan, 54

M DCCC LXXX

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

450 exemplaires papier velin fort.

50 » » Hollande.

25 » » Whatman

A HORACE BERTIN

A toi

*qui, transformant la plume exquise
en pinceau magique,
as su nous révéler dans maints volumes
charmants,
tant de petits coins inconnus,
tant de choses originales
de notre vieille cité Marseillaise,
à toi je dédie ce livre,
frère des tiens par le but.*

G. N.

LES COINS DU VIEUX MARSEILLE

L'AUBERGE DU PÈRE HIROUX

I

Comme Paris, Marseille cache certains coins qui sont bien les lieux les plus pittoresques, les plus gouailleurs, les plus prosaïques que l'on puisse rêver, et je vais le prouver tout à l'heure. Si un jour il arrive qu'une « bouillabaisse » vous attende du côté de la *Madrague*, et que pour l'aller savourer il vous prenne fantaisie de suivre préférablement le petit chemin du vieux *Château-Vert*, vos yeux iront inévitablement s'attacher sur une maison aux murs décrépits, crevassés, au toit défaillant, aux volets moisissés, aux angles effrités, à l'air souffreteux. Cette maison, sentant la vétusté d'une lieue, est ornée, à la hau-

teur du premier étage, du traditionnel rameau de pin, enseigne consacrée des cabarets du moyen-âge et continuée pour la satisfaction de mes sentiments : j'aime tout ce qui rappelle les us et coutumes du temps de Rabelais et de François Villon. Puis, au-dessous du dit rameau, vous pourrez lire en lettres noires, mais quelque peu détériorées par les frimas et les *neiges d'Antan*, ces deux alinéas :

AUBERGE DU PÈRE HIROUX

ON LOGE

II

C'est de cet intérieur que je veux vous parler. Les types qu'on y rencontre, les scènes plaisantes qu'on y voit, les dialogues qu'on y entend, en un mot, les différentes petites épopées qui s'y produisent en font un lieu si attachant, si paradoxal, si plaisant qu'on est heureux de s'y héberger une heure. Velasquez, le grand peintre espagnol, ne flaira jamais un lieu

suintant le vin pareillement et notre pauvre Chevret y eût croqué des profils impérissables. Il y a dans ce trou ignoré des hommes géants, mangeant, buvant, fumant, chantant, déflant, le verre en main, l'éclair et le tonnerre, étant eux-mêmes bien au-dessus de ces « choses-là ! »

Dans cette Jacressarde se sont coudoyés tour à tour et ont trinqué ensemble, le peintre et le musicien, le comédien manqué et le poète, le dentiste et le médecin, le bateleur et le philosophe, l'homme de lettres et le pitre, le bretteur et l'acrobate, l'avaleur de sabre et le professeur, enfin tout une pleïade d'artistes et de praticiens pauvres comme Job, spirituels comme Voltaire et vêtus comme oncques vivants ne le furent.

III

Le père Hiroux est un joyeux homme, rond comme un fût et qui, en outre, a toute la tête de Sancho-Pança. On dit que c'est à cause de cette ressemblance qu'il

ne parle que chaleureusement du héros candide de Cervantes. Son établissement donne asile à tous les « souffrants » de la terre ; mais il faut qu'ils soient aptes à vider douze verres de vin pendant que la vieille horloge de l'auberge sonne midi : un verre par coup de marteau. C'est la condition *sine quâ non* pour être admis dans ce milieu extraordinaire.

Dans ce trou enfumé, on appelle ces gens-là des « pompiers ». Cette dénomination caractéristique leur a été donnée par le père Verveine.— Vous saurez, en temps et lieu, ce qu'est le père Verveine.

IV

En attendant, laissez-moi vous dire que parmi les comtes de Garofa les plus zafaris qui ont fait au père Hiroux l'honneur de traverser son auberge, je remarquai, il y a trois ou quatre ans, deux originaux dont je me souviendrai le reste de ma vie, et je n'aurai pas tort.

Le premier, ex-colonel garibaldien,

était un matamore à nul autre pareil, une espèce de Dartagnan qui, un bâton en main, était, à toute heure du jour, en train de « boutonner » quelqu'un ou quelque chose. Il avait tous les soirs un duel pour le lendemain matin six heures. Cependant, il me souvient qu'un soir « ça » devint sérieux avec un ex-professeur au collège Stanislas, nommé la Ruine, mais, sur le point de se pourfendre, les deux ex-quelque chose vidèrent trois litres en s'embrassant.

Il avait une voix de Stentor, ce Cyrano; une facilité d'élocution à détruire toutes les périodes arrondies, et même carrées; d'un avocat sans causes, un esprit intarissable, une verve merveilleuse, un geste cornélien, un sourire exquis... Bref, un matin de février, à l'heure où le soleil s'exhume, il quitta la « Cambuse » et j'ignore sous quelle latitude on l'admire en ce moment.

V

L'autre était le type le plus excentrique

et le plus bizarre qui ait jamais été rêvé par un Yriarte quelconque. — Je vois le père Hiroux me sourire en reconnaissant à mon exorde le pharmacien Van Der. — C'est bien, en effet, de lui que je veux parler. Quel homme! mes amis! On l'aurait cru descendu d'un cadre de Rembrandt ou éclos d'un rêve de Charlet.

Il cachait sous un feutre deux fois centenaire, orné quand même et toujours d'une variété de fleurs cueillies depuis trois semaines, une tête élégante, un front remarquable, une forêt de cheveux. L'ensemble de sa physionomie avait une expression mâle, que ses yeux ronds, perçants et un sourire charmant et triste illuminaient parfois d'un reflet étrange. Ajoutez à ça une barbe grise, semblable à celle de Charles Dickens, le grand romancier anglais; une taille moyenne, un accoutrement bizarre, multicolore, fantaisiste en diable, hétéroclite, disparate, impossible; une démarche, tantôt grave, monotone, tantôt saccadée et tragique; une attitude, tour à tour, de spadassin, de

roturier, de grand seigneur et de gueux !
Voilà le type.

Il avait résidé longtemps en Afrique et y avait été le héros d'une foule d'aventures. Ces aventures, il vous les racontait avec une diction remarquable, une verve sans fin. En outre, il était érudit, instruit et d'un goût parfait en littérature.

Un jour, il quitta l'épée pour la plume, et il m'a été donné depuis de lire d'adorables pages de son crû. C'est dans Paris qu'il promène à l'heure qu'il est ses bottes éculées et son chapeau frappé d'orage (1).

VI

Je détache du *Code pénal de céans*, suspendu au fond de la salle, comme une épée de Damoclès, et visible pour tous,

(1) Nos lecteurs marseillais reconnaîtront aisément au portrait qui précède, le personnage, revenu depuis parmi nous.

les trois articles suivants, entre tous indulgents, je vous jure :

Article 5.— Auteur d'un dîner manqué — Mort.

Art. 15.— Serment de ne plus boire. — Mort.

Art. 27 — Vider son verre sous la table.—Exclusion.

C'est le père Verveine, déjà nommé, qui a la garde des tables de cette loi. Laissez-moi vous dire en passant, et pour l'acquit de ma conscience, que le père Verveine, qui a cinquante-six ans et les cheveux gris, en même temps que des « soupirs encore pour les belles » est un des buveurs les plus « solides » et les plus « consommés » de l'établissement, — et arrivons au sieur Chautard.

VII

Le sieur Chautard, dit Lavigne, est un des personnages marquants de l'auberge, car tout comme « un autre » il possède sa dose de philosophie. Aussi bien, il digresse tous les jours d'heures entières sur les hommes et les choses, toujours en buvant. Quand il a suffisamment bu

pour ne s'appartenir que d'une manière tout à fait douteuse, il est dans son « assiette ». Alors, en effet, il se lève, tousse, crache, se mouche, étend les bras, et le voilà discourant à tort et à travers, sur le diable, sur Dieu, sur Voltaire, sur Hégel, pour qui « tout ce qui est raisonnable est réel », sur Kant et ses trois sciences intellectuelles, sur Descartes, sur Spinoza, sur l'enfer, sur le pape, sur les saints, sur la mort, sur la vie.... Le voilà luttant d'habileté et de ruse pour prouver ceci, réfuter cela, enfin, le voilà gris littéralement.

Le sieur Chautard, outre une éloquence naturelle qui défie toutes les rhétoriques, est l'auteur d'un traité de physiologie dans lequel il prouve par $A + B$ que tous les sens, chez l'homme, résident dans les « tibias » ! Cette découverte pourrait laisser froids ceux qui ne savent pas que le sieur Chautard est un des « profonds commentateurs de Darwin » à ce qu'il affirme. Soit, je le veux bien.

Il n'y a guère que le maître du logis

capable de lutter avec lui langue contre langue.

VIII

Quel vieux bonhomme que le père Hiroux ! (J'y reviens malgré moi). Et comme il porte fièrement son aristocratique ventre ! Avec quelle noblesse il vous promène « ce te rondeur » du « bas en haut et du haut en bas » c'est-à-dire de la cave à la salle à manger, et de là à la cave ! L'exubérance abdominale du père Hiroux est un secret pour tout le monde. Il la tient du professeur la Ruine, lequel donnait, en même temps que des leçons de grammaire, certaines herbes pour « gonfler » les gens !

Le pauvre professeur, hélas ! Il observa si bien et si souvent l'article 27, ci-dessus relaté, qu'un jour il tomba sous le coup de l'article 15, — quoiqu'il ne lui fût pas applicable. Il faut bien mourir, n'est-ce pas ? Le père Hiroux le pleura comme on pleure un débiteur et comme sait pleurer un créancier.

La Ruine avait connu et fréquenté à Paris, Nerval, Zola, Nadar, Ravel, Grassot, Delvau, une foule de romanciers, d'artistes, de poètes « célèbres » et de dramaturges « éminents ». Après le Deux-Décembre, il avait quitté le collège Stanislas et n'avait vécu depuis que de leçons « en ville ».

Sous un chapeau antédiluvien, il cachait un front hugonien, une chevelure mérovingienne, et, derrière des lunettes concaves, un regard transcendant. Il était poète aussi, et j'ai vu de lui une centaine de vers qui valent bien un long poème.

— Ohé ! la Ruine, de là-bas m'entends-tu, et te souviens-tu des gorges et des collines sauvages de la Nerthe où nous nous égarâmes ensemble tant de fois pour entendre le chant guilleret du pivert et respirer l'odeur du thym, du serpolet et de la mousse des rocs ?

Mais je reviens au père Hiroux pour vous dire que cet homme-là n'est pas seulement fier de son ventre, mais qu'il en tire encore vanité. Il entend qu'on en parle avec courtoisie. — Le ventre,

dit-il, c'est l'âme. Tant pis si Brillat-Savarin ne l'a pas dit et si Bossuet ne l'a pas cru. Moi, je le sais et l'annonce. C'est par là que je vois, que je sens et que je vis.

IX

L'idée peut-être exagérée que cet hôtelier a de son abdomen, est critiquée à l'auberge par un perruquier ambulante et bossu, surnommé Lagardère, à cause de sa bosse, et de son penchant vers tout ce qui ressemble à une épée. Ce perruquier soutient qu'un « ventre anormal, exclut la faculté morale. » Reste à savoir maintenant, s'il soutient cette doctrine parce qu'il n'en a point, lui, ou qu'il l'a dans le dos. Je le crois. Dans tous les cas, le père Hiroux n'a cure d'une « appréciation qui ne repose sur aucune base solide... »

On rapporte que lorsque ce Figaro, moins l'attitude et la taille, formula sa demande d'admission à « l'hôtel », comme dit le père Verveine, et qu'on l'avis

des formalités préalables à remplir pour être admis, il se fâcha tout rouge, disant qu'il « considérait comme un outrage, l'opinion « affligeante » qu'on avait de sa « capacité ».

Ce barbier à domicile est l'auteur d'un opuscule en vers intitulé: *Nouveau système des compensations*, dans lequel il combat quelques-unes des données d'Azais. Cela se termine, du reste, par plusieurs hexamètres « émus » à l'adresse des bosses.

C'est l'homme de la plume, du rasoir et de l'épée : il tue, rase et écrit en même temps. Outre ces qualités acquises, c'est un rimeur à tous crins. Il a fait six fois le tour de la France, sa lyre aux reins, et depuis vingt ans il déblatère contre la société « parce que la société n'a pas su le comprendre ! »

J'ai remarqué que tous les fabricants d'alexandrins en faillite disent que la société n'a pas su les comprendre.

Lagardère, après avoir exhalé cette plainte, se met à rimer et ne s'arrête

plus Il fait des quantités prodigieuses de vers. Il en fait en marchant, en mangeant, en buvant, quand il parle, quand il chante, quand il siffle et même « quand il ne dit rien ! » Il en fait plusieurs douzaines à la minute, un peu plus que n'en ferait une mécanique. Il joue avec la métaphore, la catachrèse, l'antonomase, la synecdoque, la métonymie, avec tous les tropes connus, et depuis le madrigal, l'épigramme, le sonnet, la charade, l'énigme, le rondeau, jusqu'à l'églogue, l'idylle, l'élégie, la satire et l'épithaphe, il « fait tout ! » Mais la société n'a pas su le comprendre !

Une étroite amitié le lia au père Veinard qui, de son vivant, était professeur mobile de langues et scrupuleux observateur du « Code de Céans », dont il avait lui-même, d'ailleurs, rédigé quelques dispositions réglementaires. Il aurait, au besoin, remontré le latin à Alphonse Karr et du grec à M. Renan, ce professeur. Le voilà, depuis quatre ans, dans les « floraisons grasses ».

X

Celui qui lui forma les yeux fut le père Poisvert, le cuisinier de « l'hôtel-lerie », et, à ce nom, laissez-moi me recueillir... Quel homme ! mes amis ! et quel cuisinier ! Il me semble le voir encore avec son grand tablier blanc, sa pipe aux dents et ses doigts humides de sauce... O parfum de l'omelette au lard qu'il était en train d'assaisonner, qu'êtes-vous devenu ! O paquets de son crû, civet de sa composition, bouillabaisse de sa façon, fritures de sa manière, — où sont vos restes, hélas ! C'était le Vatel du cabaret, le Lucullus du faubourg, le Savarin de la guinguette, le Monselet de derrière les fagots..... (1)

XI

Le départ du père Poisvert de l'auberge fut particulièrement pleuré par un

(1) Voir le CABANON DES RANCES, du même auteur.

nommé Rank, original étonnant, dentiste de son métier, lequel se flattait de désosser une machoire quelconque « rien qu'en soufflant dessus ». Ce Rank me rappellera toujours la lutte qui s'engagea un soir, au clair de la lune, au beau milieu des terrains vagues du Lazaret, entre lui et un autre dentiste nommé Vitriol, cela, à propos d'une question de « boutique ». Chacun d'eux voulait être le premier dentiste du monde, et c'est à la suite des deux prétentions, soutenues avec acharnement de part et d'autre, qu'une rencontre à l'épée fut arrêtée. Les deux champions, mis en présence, fondirent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité, — que le vide seul reçut tous les coups ! J'en ris encore. Cependant, nos hommes, honteux à la fin, d'un système de combat si peu héroïque, se rapprochèrent, mais ils étaient hâletants, épuisés de fatigue, et le résultat final de ce tournoi singulier fut le « dessèchement spontané » de deux litres de petit bleu.

XII

A force de « dextérité et de candeur » dans l'exercice de leur « fonction » Rank et Vitriol avaient su s'attirer l'estime et l'amitié d'un fossoyeur grand comme le monde et que la taverne « recéla » plusieurs mois. Ce portier assermenté du vieux Caron était acteur en même temps que funèbre, et c'est « à ce titre » qu'il faisait peser sur les deux dentistes l'excès de ses « bénédictions ! » — Moi, disait-il, je suis le médecin du corps : vous êtes ceux de la tête..

A cette époque, il jouait la comédie sur un théâtricule du quartier de l'Abattoir, et toutes les nuits, les voisins l'entendaient hurler des bouts de rôles tragiques à travers les parcs destinés à recevoir les bestiaux.

Son rêve était de monter sur les planches du Gymnase, et d'y jouer les troisièmes rôles. Rêve ardent, caressé depuis longtemps. En attendant, il s'exerçait par la voix et par le geste !

Une nuit, seul, isolé, en plein Décembre, par un mistral de trois cents degrés, il se livra dans la traverse de la Madrague, armé qu'il était d'un vieux sabre de vétéran, à de telles scènes farouches, — qu'un douanier attardé, le surprenant en cet état, faillit, par suite, en mourir de frayeur ! Cet effréné enthousiasme pour la scène dura jusqu'au jour où il put enfin débiter au théâtre de la « Porte d'Aix », dirigé alors par Victor Genin, le comédien homérique. Mais quelle déception ! Il en eut la dyssenterie pendant quarante jours et quarante nuits, comme dans la Genèse, et, un moment, il eut bien l'idée de construire une arche afin d'échapper au déluge dont il était lui-même la nue... Quelle étreinte ! et quelle peur !

Il avait à interpellier, je me rappelle, un préfet quelconque. C'était dans son rôle. Il le fit si bien et si littéralement avec les paroles de ce rôle, qu'il fit perdre mémoire des siennes au fonctionnaire en question. Et comme le public

riait aux éclats, le pauvre artiste voulut quitter la scène, mais voici qu'en cela faisant, il accrocha si maladroitement le Préfet aux jambes que tous deux disparurent dans une trappe ouverte à leurs pieds pour les besoins de la situation. On les en retira meurtris. Bref, notre fossoyeur ajourna « ses débuts » pour prendre des « leçons de sang-froid ! »

Outre son inclination désordonnée vers le temple de Melpomène, ce bucheur funéraire était plein d'étranges manies. Une d'elles consistait à lui inspirer le besoin d'écrire son testament toutes les fois qu'il était gris, de telle sorte qu'il en écrivait quatre ou cinq par semaine...

XIII

A travers les tables chargées de brocs vides, suintant le vin, et les propos bruyants de cette poignée de poètes et d'originiaux qui, sans soucis pour le lendemain et sans souvenir de la veille, sont passés, sceptiques et railleurs chez

le père Hiroux, apparaissait naguère une figure pâle et rêveuse, bien faite pour intriguer.

C'était celle d'un de ces rimeurs de ballades à la lune, poétisés au contact de la « fée aux yeux verts » en quête toujours de nouvelles sensations et que l'asphalte de Paris légua, tôt ou tard, fatalement, à la province. Il s'appelait Rubherd. C'était un bohème comme on n'en voit guère. Il portait un chapeau comme un parapluie et une chevelure comme Théophile Gautier « au beau temps d'*Hernani*. »

Un soir, il me composa, entre une absinthe et un souvenir, une élégie si pleine de larmes que son chapeau n'eût pas suffi à l'en préserver si elles étaient tombées du ciel, ces larmes, mais elles ne venaient que de la terre... Comme le professeur la Ruine, il avait connu à Paris une foule de notoriétés artistiques et littéraires. Il avait bu et ri — pleuré peut-être — avec Delvau Vallès, Antony Réal, Glatigny, et l'om-

bre errante de Mürger. Il y avait souffert avec Privat d'Anglemont, le réfractaire aux indignations muettes.

Il ne me parlait qu'avec un enthousiasme hyperbolique de Charles Baudelaire, le poète visionnaire de la *Charogne*, Baudelaire lui avait fait l'honneur de partager plus d'une fois sa table boiteuse, garnie de pommes de terre et d'illusions vierges. En ce temps-là, Rubherd écrivait une comédie en un acte et en vers, intitulée les *Mauves*, que le comité de lecture de l'Odéon lui refusa inexorablement plus tard sous le « fallacieux prétexte » d'allusions trop senties. Son départ de la capitale fut motivé par une aventure aussi fortuite que poignante, et que je consigne ici.

Un matin de novembre 187... une troupe de bateleurs fit irruption dans le quartier latin, où Rubherd allait souvent promener ses rêves joyeux et son corps funèbre. Elle y dressa baraque en plein air, et en avant, la musique ! Comme tous les poètes sont badauds, l'auteur des

Mauves se mêla aux badauds, non poètes, qui étaient venus là pour rire des facéties de la troupe nomade. Soudain, sur le tréteau improvisé apparut une Colombine idéale.

Rubherd, ardent, enthousiaste, tout neuf encore du cœur, contempla longtemps cette vision... Puis, le soir venu, il s'en retourna pensif et plein de fièvre. Il rêva d'elle toute la nuit. Le lendemain, il écrivit à la belle un billet brûlant, qu'un ami discret, rapin du même clan et des mêmes ivresses, fut chargé de furtivement lui remettre. Dans ce billet, le pauvre fou donnait rendez-vous à la ballerine, à l'issue de la représentation; comme elle fut longue, cette représentation! aussi longue que celle de la veille avait été courte! Mais qu'est-ce qu'une heure de plus ou de moins en face de l'éternité! (Air connu).

Après la représentation, Colombe rentra chez elle, ce qui fait que Rubherd aurait bien fait de rester chez lui. Mais on ne reste pas chez soi quand on a des

tisons incandescents dans l'âme, hommes de peu de foi ! O Colombine, ingrante fille ! Et Rubherd qui vous attendait ! Bref, quand le soleil expira, ce soir-là dans les franges empourprées de l'Occident triste, le poète regagna son galetas, le désespoir élisant domicile dans son cœur ployé en quatre. Malgré cette déception, Rubherd ne perdit pas courage. Il se promit d'envahir bravement le lendemain la baraque et de parler tout bas, ou tout haut, n'importe ! à celle qu'il adorait. Il se leva plusieurs fois dans la nuit pour échapper à la fièvre qui l'envahissait d'heure en heure et apaiser la soif ardente qui le torturait. Il siffla deux airs de vaudeville et vida une cruche d'eau. Le lendemain matin, il se cira, déjeûna, fit un bout de toilette et courut, haletant, vers la hutte. La hutte n'y était plus. On avait « levé camp » dans la nuit !

O misère !

Le pauvre garçon interpella, atterré,

tout le monde pour «savoir», mais nul ne put lui indiquer la direction qu'avaient prise ces « gens-là. » Alors fou de douleur, hagard, hors raison, il se mit à sillonner Paris, le fouillant et le furetant dans ses coins et ses accès les plus mystérieusement sombres. Son « âme » ne pouvait s'être ainsi envolée, Dieu juste Hélas ! si ! Les batelcurs font du chemin, Eh bien, se dit-il, puisqu'elle s'en est allée, je saurai la retrouver, dussé-je laisser de ma chair et de mon sang à toutes les pierres du chemin ! Et il partit et marcha longtemps. Il traversa hameaux, villages et bourgs, s'informant auprès de tous ceux que le hasard mettait sur sa route. Paysans et citadins, interrogés, n'avaient que de désespérantes réponses.

Et quand le pauvre enfant, pâle, souffrant, brisé de fatigue et de faim avait repris sa volonté et son amour à deux mains pour continuer sa course folle, afin de retrouver sa chère envolée, d'aucuns riaient de lui.... Mais

que lui importaient les ricanements de ces « brutes ? »

Il marcha encore... C'est ainsi, d'étape en étape, que, par une soirée pluvieuse d'Octobre, il arriva, maigre et abattu, au cabaret du père Hiroux, où il fut reçu avec courtoisie.

.....

XIV

Le moment est venu d'enregistrer ici quelques-uns des dialogues qu'on entend dans cette « géhenne ? » et qui ont pour auteurs et acteurs, les divers irréguliers qui s'y meuvent çà et là.

Oublions Fontenelle, et écoutons.

Le numéro 1, qu'ainsi je nomme parce qu'il me serait difficile de le nommer autrement.

Le numéro 1.— Dis donc, Monstrafoison, toi qui connais la théologie mieux que l'aigle de Meaux et que tous les aigles possibles, qu'est-ce que cette « machine-là » dans ses fondements ?

Monstrafoison.— La théologie est une

science, qui a pour effet, en matière de religion, de convertir en hypocrite, un niais, et en athée, un croyant honnête homme.

Le n° 11.— Bravo !

Le n° 5.— Moi, monsieur, j'affirme que Saint-Matthieu ne sait pas ce qu'il dit quand il écrit que les méchants auront « le supplice éternel, et les bons la vie éternelle, et qu'il détruit ainsi, absolument, l'idée de tout autre lieu intermédiaire entre l'enfer et le Paradis.

Un numéro.— Et le purgatoire ?

Le n° 5.— Il n'en dit rien. Et puis, cela ne suffit pas, le purgatoire. Dans le Code Pénal, il y a plus de deux degrés d'infamie. Saint-Matthieu me fait suer comme le mois d'Août.

Le n° 4.— Monstrafoison, qu'est-ce que c'est qu'une doctrine ?

Monstrafoison.— Une doctrine, c'est une croyance....

Le n° 4.— Et une latrine... ?

Monstrafoison.— Au diable !

Le n° 19 (dans un coin).— Cette nuit, je l'ai vue là, parée et infâme.

Le n° 10.— La société est si pleine de tout, que je ne crois plus à rien...

Le n° 11.— Tu as découvert cela, toi ! Moi je trouve qu'elle est si pleine de « riens » que je crois à tout !

Le n° 19.— O Musset, poète au flanc qui saigne, dis-moi où elle est...

Le n° 13.— Dans ma poche !

Un numéro.— Je vous dis que le vin noie les soucis de l'âme ..

Un autre numéro.— Il faut que vous en ayez prodigieusement eu, de soucis, vous, si toutes les fois que vous avez bu ç'a été pour les noyer.

Monstrafaison.— Je vous dis que, de même que le parfum ne s'exhale que des fleurs pures, la liberté ne naît que dans les âmes honnêtes...

Le professeur Veinard.— Trop de QUE !

Monstrafaison.— Vous dites ?

Veinard.— Je dis : Trop de que.

Monstrafaison.— Ouais ! monsieur le

eenseur ! Allez vous soigner..... sur ce mot

Un zéro. — Dis-donc, Michel-Ange, es-tu d'avis que Galilée ait raison quand il affirme que la lune tourne autour de la terre ?

Michel-Ange. — Galilée a dit ça ?

Le n° 15. — C'est le père Chautard, quoi ! qui le dit....

Le père Chautard. — J'ai dit autour du soleil ! ne m'altérez pas, je vous prie...

Le n° 19. — Dona Sol ! Ophélie ! secourez-moi, vierges !

Un numéro. — Est-ce que cet animal-là ne va pas finir de parler tout seul !

Le n° 17 à un numéro qui dort. — Ohé ! est-ce que tu ne vas pas te réveiller, finalement...

Le numéro endormi. — Laisse-moi dormir, laisse-moi vivre...

Le n° 17. — Dors et vis, vaurien !

Le numéro endormi. — Ne m'insultez pas, vous, dites donc, pour une chopine que je vous dois, père chose...

Le n° 7. — Et moi je dis que la vie est

un souffle qu'un souffle contraire éteint.

Le père Poisvert. — Messieurs, la vie est une lampe dont nous sommes l'huile..

Un numéro pensif. — La vie est dans la mort!

Le père Veinard. — Horace a dit ça. En latin. Il y a deux mille ans.

Le père Verveine. — La vie est dans le vin... je l'affirme et le prouve..

Un numéro. — La vie n'est rien, ni vous non plus..

Le n° 19. — Oui, cette nuit, elle était là, parée, infâme, belle comme l'Immortelle d'Hamlet... Ouf! ouf! ouf!

Un numéro impatienté. — Qu'est-ce que vous me chantez donc depuis deux heures... Est-ce que je vous conteste le droit, moi, d'avoir touché à la « cinquantaine » et aux îles Baléares!

Le n° 8. — Assurément, je ne suis pas un phénix, ni vous non plus, n'est-ce pas? En d'autres termes, nous ne sommes un phénix ni l'autre... ni l'un... mais nous sommes sérieux...

Un zéro. — Vous, sérieux ! Ah ! bien, merci !

Le n° 8. — Moi, sérieux, sans doute, savez-vous !..

Un numéro furieux à un numéro impassible. — Tu m'appelles ivrogne, moi, ô bipède infâmant et afflicatif !

Le numéro impassible. — Monsieur, vous avez failli m'insulter !

Le n° 2. — Par Vespuce et par Gama, il vous a même insulté, je trouve !

Le n° 19, sortant de son coin, les cheveux épars. — Du vin, du vin, du vin !

Le père Chautard. — Six litres en trois points, à l'écarté !..

Le n° 19. — Soit.

Le père Chautard. — Je coupe, atout, atout et atout !

Le père Hiroux. — Il est minuit, messieurs !

Moi. — J'en passe, et des meilleurs !

XV

Je ne devais vous parler de monsieur Granguignon qu'après le chapitre qui

« traitera » du pédicure Vendelard, mais je n'y puis plus tenir. Monsieur Granguignon, âgé de « cinquante ans » et « demeurant à l'auberge » est « un homme qui a beaucoup voyagé. » De plus, c'est « un » des plus anciens du « vieux trou » et il s'« en fait gloire. » Il y a vingt ans qu'il y « abrite » son « cadavre » contre les « intempéries de l'existence, » et les « morsures » de la vie. Vingt ans qu'il y prélasse son même chapeau et sa même culotte, — objets du temps du roi Hérode. Vingt ans qu'il s'y « abreuve » et y soigne ses « vieux os ».

Toute les fois que monsieur Granguignon prononce ces mots : vingt ans, il fait trembler l'auberge dans ses fondations. Monsieur Granguignon n'est ni grand, ni gros, ni gras, ni fort, mais il est « redoutable » dans ses « moments d'équilibre ». Il entend par ses moments d'équilibre ceux où, après avoir largement bu, il ne peut plus se tenir debout. Il est terrible, en effet : il va se coucher ! Monsieur Granguignon est un Marseillais

pur sang. C'est un de ces bons vieux papas à la figure plantureuse, rubiconde, aux sourcils épais et grisonnants, aux yeux agrandis et, partant, au regard plein de bonhomie et de satisfaction.

— Je naquis, dit-il, sur un ton tragique, au coin des rues du Panier et du Refuge, sur un « tas » de foin et de paille, comme notre Seigneur Jésus-Christ.

Monsieur Granguignon, ancien marin, a fait plusieurs fois le tour du monde et « boit deux litres d'un trait ». Il ne jure que par Vespuce, que par Gama, que par Magellan, que par Cook, que par Pizarre et « un fût à vider ! »

XVI

Je ne dois pas négliger, non plus, de vous signaler la présence, déjà longue au mastroquet, du père Cristofle. Le père Cristofle est « là-dedans » le quatrième « pompier », ce qui est déjà suffisamment honorable si l'on veut bien se souvenir qu'il y a en ce lieu quelques hommes que l'on pourrait prendre pour des en-

tonnoirs. Comme monsieur, Granguignon, le père Cristofle a beaucoup voyagé. Il a été partout où les rayons lunaires, solaires et « polaires ! » vont, et « même où ils ne vont pas ! »

Il a bu des vins de tous les goûts et « en a vu de toutes les couleurs » et depuis le Labrador jusqu'aux bords marécageux de Valparaiso, nul mortel n'a jamais pu « l'humilier ». Signe caractéristique : un nez comme le poing et ce vers qu'il ne cesse de répéter :

L'amitié d'un ivrogne est un bienfait des dieux

XVII

Ce Dumont-Durville ignoré, fort prisé à l'auberge, à cause de ses récits d'aventures, me fait songer à un de ses « camarades de lit » qui ne manque pas, lui non plus, d'un certain cachet d'originalité : je veux parler de Monstrafoison. Monstrafoison est encore un Marseillais pur sang. Il vit le jour dans une rue tellement obscure du quartier de Lorette que

je serais tenté de dire qu'il y vit plutôt la nuit, mais ce n'est pas là ce qui « l'intrigue ».

Monstrafoison a été tour à tour brocanteur, cordonnier, bretteur, auteur — de je ne sais quoi, par exemple, — guitariste, escamoteur, médecin, herboriste, infirmier et « empoisonneur ! » — Je suis ivrogne actuellement, dit-il. Monstrafoison dit : Je suis ivrogne, tout comme on dirait : je suis ministre, sur le même ton dégagé.

Outre cela, qui « est si beau » il se dit noble. Il signe Jehan de Monstrafoison, avec un *de* qui tient, à lui seul, la moitié d'une page. Mais, comme on a toujours, ici-bas, une vanité quelconque à exhiber et qu'on se fait assez volontiers descendre des Montmorency, alors qu'on n'est jamais descendu que d'un cinquième étage, — on ne croit pas à sa particule, chez le père Hiroux. Mais il est au-dessus de ces « doutes injurieux ».

Monstrafoison est, à l'heure qu'il est, en train d'écrire un livre qui aura pour titre :

*De l'influence du petit bleu sur les arbres
généalogiques.*

Il s'est adjoint, comme collaborateur,
les nommés Michel-Ange et Jean Bart,
tous deux membres « honoraires » de
l'auberge et « philosophes distingués ».

XVIII

Ah ! Michel-Ange ! quel « vieux de la
vieille. » C'est lui qui dit, *inter pocula* :
— Un livre vide de sens est pour l'esprit
du lecteur ce qu'est une bouteille vide
de vin pour un ivrogne. C'est par respect
pour cette maxime qu'il « en mettra (?),
comme il convient, dans le livre auquel
il collabore... »

Et Jean Bart ! « Quelle solidité », mes
amis ! Il y a « trente ans » qu'il ne s'est
pas dégrisé ! En temps, je vous dirai
pourquoi. Je pourrais bien vous le dire
tout de suite, mais rien ne m'y oblige.
Je suis un homme libre, moi.

XIX

A travers la vapeur bleue qui s'échappe

en spirales du « brûle-gueule » de Monstrafoison et de la pipe turque du père Cristoffe, j'aperçois, là, dans un coin, négligemment accoudé sur le rebord d'une table, les yeux « baignés de campêche » le père Hugon. Le père Hugon a été un des poètes distingués « de son siècle, » du siècle du père Hugon, s'entend, — mais il n'a pas voulu que « ses œuvres » devinsent « la proie » des vivants de notre époque. Il paraît que les vivants de notre époque sont particulièrement désagréables au père Hugon, et qu'il attend les vivants futurs pour que ses œuvres ne deviennent la proie de personne.

A part son acrimonie, plus ou moins justifiée, à l'égard de ses contemporains, le père Hugon est très-sociable en petit comité. Il possède à fond et dans toute sa « pureté », dit-il, la langue de Gœthe. Du commerce intellectuel qu'il a eu avec cet « auteur ! » est résulté un « parfum » qui fait « briller d'un vif éclat ! » certaines pages de « ses œuvres... »

Détail particulier : à côté des buveurs

qui chancellent, il y a évidemment les buveurs qui ne chancellent pas. Le père Hugon se range au nombre de ces derniers, et c'est ce qu'il me faisait remarquer l'autre jour avec une grâce adorable.

— Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais, me disait-il, tout ce qu'il y a de bonheur et de consolation dans trois litres de petit bleu « taris proprement ». Assurément, je ne me mets pas au rang de ces ivrognes soi-disant épiques qui, de ruisseau en ruisseau, roulent jusqu'à l'égout. Non. Je parle des ivrognes de mon espèce, Monsieur, au sourire malin, au yeux sévères, au nez grave, qui se grisent tranquillement, noblement, avec art, et qui atteignent, sans bruit, sans esclandre, sans pompe vaine, le plus haut degré de l'aristocratique ivresse !

XX

Pendant que la fumée de ma cigarette quittera lentement la terre pour aller bleuâtrer les franges blanches de mes rideaux et les plis indolents du burnous

magnifique que j'ai, là, au-dessus de ma tête, je vous dirai, si vous voulez, pourquoi il y a trente ans que Jean Bart ne s'est pas dégrisé. Et d'abord, il est bon que vous sachiez que cela tient à un épisode de sa vie, épisode duquel pouvait résulter sa « position sociale » mais « d'où », malheureusement, sa position sociale ne résulta pas.

Jean Bart eut l'ennui, en venant au monde, de ne connaître ni père ni mère. Il grandit et atteignit, « tout comme un autre », l'âge où l'on doit songer à choisir un métier. Jean Bart songea à « choisir celui de n'en pas apprendre du tout. » Il y procéda en se faisant prêter par un ami candide, qui voyait assez volontiers, et sans trop d'efforts à les lui faire voir, — la lune en plein midi et le soleil en pleine lune, — une somme de cinq mille francs. Cet ami candide était fils d'épicier et épicier lui-même. Son père s'était enrichi à l'époque où l'on faisait passer le sel pour du sucre et le fil écriu pour des aiguilles. Ce temps est loin de nous.

- Quand Jean Bart eut cette somme et que son ami ne l'eut plus, ils furent tous les deux également satisfaits : ce dernier de sa bonne action, et l'autre de sa bonne affaire. Le lendemain du prêt, Jean Bart alla à la Bourse et acheta quatre mille kilos de suif qu'il revendit le même jour avec un bénéfice net de dix-huit cents francs. L'ami, qui, la veille, était fier de sa bonne action, fut jaloux le lendemain de l'action de « cet homme ! » Ils se rencontrèrent au café. — Monsieur, lui dit-il, je vous avise que j'aurai besoin demain de mon argent.

Jean Bart fut tous les jours à la Bourse. Il acheta, revendit et, un moment, il se vit à la tête d'un capital égal au moins à celui que possédait l'auteur de sa fortune. L'épicier était furieux. On consent bien à obliger les gens, mais non point pour qu'ils prospèrent, que diable ! Bref, las d'attendre, car Jean Bart ne s'empressait guère de restituer les cinq mille francs, il courut chez ce dernier pour le mettre en

demeure de s'exécuter. Jean Bart habitait alors la place aux Œufs. Il le trouva en compagnie de deux recors et d'un huissier qui étaient en train d'inventorier ses meubles : Jean Bart s'était « hasardé », il y avait à peine un mois, dans une « spéculation » qui l'avait complètement ruiné et mis dans l'impossibilité de « faire honneur à sa signature ». (Musique à faire). — Dieu soit loué ! exclama son ami, je suis vengé ! Et il regagna, consolé, sa demeure !

Alors, « perdu et déshonoré », Jean Bart conçut le projet de noyer sa « honte » dans le vin. C'est pourquoi il l'y noie depuis 1850.

XXI

Et cela, côte à côte avec une autre « victime des injustices sociales » que ma charge d'historien fidèle me fait un devoir de vous signaler. Aussi bien, je vais vous le présenter. Laissez-moi d'abord vous décliner ses nom, prénom et « qualités ». Ses qualités, comme les

sables de la mer, sont innombrables. Soyons bref : il les possède toutes, depuis celle qui consiste à « lever le coude » douze fois pendant que la vieille horloge que vous savez sonne midi, jusqu'à celle qui consiste à le lever toujours pendant que la dite horloge ne sonne absolument rien. Quant à son nom, il est dans toutes les bouches, et il n'y a qu'une seule voix pour rendre hommage au grand caractère et « aux nobles aspirations » d'Eroïc Pourçaud.

Eroïc Pourçaud est encore un marseillais des Carmes. C'est un vieux et gros bonhomme, aimé de tous à l'auberge, et racontant avec un certain brio les principaux épisodes qui ont marqué le passage « sur la terre » des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, pour lesquels il professe une admiration qui n'a de borne dans « aucune imagination ». Outre cela, il a une expression mélancolique qui n'échappe à personne, résultat d'un « agaçin au cœur ». Il entend par ce néologisme un amour brisé « à sa

fleur » qu'il colporte depuis « tantôt » un quart de siècle, de cabaret en cabaret, et pour « l'extirpation » duquel il ne doit point trouver « d'instrument » en ce monde ! De là, cette exclamation que sa lèvre exhale toutes les fois qu'il est gris : — Pauvre fille ! pourquoi ne sut-elle pas me comprendre !

XXIII

L'exclamation de ce Silène en écharpe me rappelle une autre douleur, profonde et vraie, celle-là. Ici, arrêtez-vous, ma plume, et toi, mon cœur, gonfle-toi !

Le jour où le Pourçaud en question s'interna à l'auberge, il y fut suivi de près par un personnage qu'il me semble voir encore, tant je possède ses traits dans mon os frontal. C'était un grand garçon de vingt-trois à vingt-cinq ans, maigre comme un chien de Charlet, raide de corps comme une planche. Bohème jusqu'aux ongles — ongles noirs — et poète jusqu'aux dents — dents longues — il arrivait de Toulouse où sa

graisse était restée. Quoique rieur, gouailleur et aventureux de sa nature, il était entré à l'auberge avec un air grave et des allures de revenant.

Oui, c'était encore un poète, et il avait tant disséminé de rimes en route au détriment de son ventre ! il avait tant distribué de strophes à l'horizon au préjudice de son estomac ! Il s'appelait Daëld. Cependant, remis, réconforté, il retrouva bientôt son rire franc et large, toutes choses faciles à recouvrer au cabaret du père Hiroux. Il me montra alors plusieurs de ses productions, prose et vers, dans lesquelles je pus remarquer, çà et là, plus d'une page charmante. Je voudrais avoir retenu, pour la rapporter ici, son élégie, *Le Cimetière*, laquelle versa en moi plus de douce mélancolie que toutes les *Nuits* d'Young.

Bref, un soir, vers dix heures, Daëld, rentrant de la ville, me parut singulièrement triste. Comme il n'y a pas de fumée sans feu, même chez un poète, je lui demandai la cause de son ennui. —

Je suis amoureux, mon cher, me répondit-il, mais, là, sur un rythme féroce. — Eh bien ? — Eh bien, celle que j'aime, je viens de la voir... — Elle est jeune ? — Jeune. — Belle ? — Comme une vierge de Raphaël. — Bravo ! — Et que fait-elle ? — Ce qu'elle fait ? Elle fait ce que nous appelons dans notre langue infâme, « le trottoir !. »

En même temps, Daëld éclata dans un rire strident, horrible, tandis que, stupéfié par ce que je venais d'entendre, je ne répondais rien. Alors, il se mit à entonner sur un « air macabre », insensé, une balade qu'il avait écrite le matin et qui commençait ainsi :

Je suis le bandit des torrents,
Où l'eau roule comme un tonnerre...

Voici ce qui était arrivé. En traversant la rue de Rome, vers huit heures, Daëld avait aperçu une femme qu'il avait suivie. Il n'avait pas eu de peine à constater qu'elle s'offrait, du regard et du geste, aux passants. Il avait alors porté la main

à son front, les yeux hagards, pris d'un tremblement convulsif : il était déjà humide de la sueur de Didier quand celui-ci apprend ce qu'est, au fond, sa *Marion Delorme*. Le pauvre Daëld venait de reconnaître dans cette « grande dame » une jeune fille, sa fiancée, qu'il avait quittée à Paris depuis peu et à laquelle il avait voué une chaste et pure adoration. Il devait aller la rejoindre bientôt pour l'épouser.

— Vous rappelez-vous Gérard de Nerval, apercevant, un soir, au théâtre, sur la scène, couverte de dentelles et d'or, sa chère Adrienne du pays d'Ermenonville, où il l'avait connue vierge et aimée ?...

Le lendemain de ce jour, l'auberge du père Hiroux était triste : dans la nuit, Daëld s'était tiré un coup de revolver dans la tête et s'était ouvert le crâne.

XXIII

Cette mort tragique eut pour effet d'affliger, plus particulièrement, un cro-

quemort-poète, nommé Chouart, que le trou-à-vin « hospitalisait » depuis quinze jours à peine. Les femmes de Tours n'ont jamais vu la fumée d'un camp, a écrit Paul-Louis : jamais l'auberge n'avait entendu des lamentations pareilles à celles poussées, à cette occasion, par ce croquemort-poète. Elles eurent pour résultat, d'ailleurs, de faire déménager provisoirement la plupart des « pensionnaires du père Hiroux ».

En dehors de ses « fonctions ! », cet autre original était aussi instruit que facétieux. Un jour qu'il portait en terre un corps supérieurement lourd, il se retourna soudain, tout suant, vers le fils en nage du trépassé et de son accent le plus convaincu : — Citoyen, dit-il, vous pourrez doubler le pourboire, car monsieur votre père est diablement lourd ! C'est encore lui qui écrivait au menuisier ordinaire de l'administration des pompes funèbres pour le consoler de la « stérilité » de la saison : — Monsieur, au mois de juin dernier, la peste donnait de

grandes espérances, mais que voulez-vous ?...

Un soir que je me promenais pensif au cimetière Saint-Charles, où, à ce moment, il était en train « d'encaisser » quelqu'un, il vint brusquement vers moi. — Monsieur, me dit-il, votre chevelure, votre air, votre habit et vos bottes m'annoncent assez que vous êtes poète et que vous êtes ici pour interroger les hautes herbes et les cyprès. Moi, je me suis fait croque mort pour en faire autant à mon aise, et, pendant qu'on me croit tout entier à mon travail, je rime tant que je peux.

— Ah ! lis-je.

— Oui, reprit-il, et, tenez, je suis en train d'élaborer un poème sur l'âme qui n'aura pas moins de deux mille quatre cents vers ! J'y « prouve » par $A + B$ que Aristote, avec son « entéléchie d'un corps naturel », est un imbécile : que Bonald, avec son « intelligence servie par des organes », est un imbécile ; que Tertulien, avec toutes ses « âmes en germes », est un imbécile ; que tous les philosophes

qui placent l'âme dans « l'estomac » ou dans le « cerveau » sont autant d'imbéciles ; que les autres, avec leurs systèmes de « transmutation » et d'« agrégation » ne valent pas mieux ; et, enfin, que Leibnitz, avec son « organisation corporelle et spirituelle », que Condillac, avec ses « facultés accordées à la brute », que Pascal, Pythagore, Descartes et Platon sont ensemble gens à pendre haut et court ! J'y prouve par $A + B$ que ces « messieurs » ne sont pas plus d'accord sur le système de l'âme que moi sur « celui des morts ! » et qu'ils n'en savent pas plus long en ces matières, que le particulier que je viens « d'enfourner ». Moi, seul, « ai pénétré le mystère ! » et vous l'allez voir !

Là-dessus, il tira un énorme manuscrit de sa poche et avec un accent auquel je ne saurais comparer rien d'aussi lugubre — si ce n'est lui — il me psalmodia deux ou trois strophes qui me firent lui crier grâce d'abord et enfuir après.

En cette aventure, je pus constater

pour la centième fois que, de même qu'un inventeur vous tiendrait trois heures d'horloge à vous entretenir de la chose qu'il invente, un poète vous en tiendrait bien six à vous parler de celle qu'il est en train d'élucubrer.

Bref, je ne fus pas peu surpris de voir, un beau matin, logé à l'auberge, ce concierge de l'éternité.

XXIV

En procédant de la bonne façon, j'aurais dû vous entretenir déjà d'un pédicure nommé Vendelard, car il est intéressant, je vous assure, mais mieux vaut tard que jamais, quoique la sagesse dise qu'il vaut mieux tout de suite.

Le pédicure Vendelard est un disciple manqué d'Esculape, mais un « élève éprouvé » de Bacchus, et, c'est là, lui aussi, « ce qui le console ». Du reste, le doctorat ne lui souriait pas. Etre pédicure, lui suffit. — C'est moi, dit-il, qui fais « marcher » le monde !

Après son lever, qui a lieu d'ordinaire

vers neuf heures, le pédicure Vendelard déjeune, se cire, « nettoie ses armes ! » boit six coups et part « opérer » en ville. Mais, voici qu'en route, il se sent tout à coup altéré, et le cabaret voisin reçoit sa visite. Il se fait apporter une « chopine », après l'absorption de laquelle il est plus altéré qu'auparavant, ce qui donne lieu à une deuxième, qui donne lieu à une troisième, qui donne lieu au quart d'heure de Rabelais. C'est alors que Vendelard sort de sa poche un diplôme de bachelier ès-lettres, en bonne et dûe forme, qu'il laisse entre les mains du cabaretier jusqu'au jour où il pourra le « solder ». Tous les marchands de vin de la ville connaissent ce diplôme pour l'avoir possédé au moins deux ou trois fois chacun.

En somme, toujours content, toujours jovial, toujours en « goguette » et toujours sans le sou, Vendelard « offre » toutes les qualités requises pour ne point mourir avec les cheveux blancs.

XXV

Et, à l'occasion de cet « extirpeur » laissez-moi vous dire deux mots d'un homme qui vous a rudement préoccupés, il y a quelques années, mes maîtres, et que vous avez vu sur le point d'être envoyé d'où l'on ne revient pas : à l'échafaud ! Je veux parler du nommé Sallot, dit Casque-de-Fer, encore un dentiste, impliqué dans le crime de la Batisde-Besplas, comme complice de Latour et d'Audouy. Vous rappelez-vous ?

Les débats de ce procès eurent un retentissement immense. Eh bien, j'ai « trinqué » avec ce Sallot-là plus de dix fois à l'auberge du père Hiroux, et, le jour où j'appris qu'il était accusé d'avoir participé au crime en question, je n'eus, pour mon compte, aucune crainte sur son sort : je savais bien qu'il serait reconnu innocent.

Il était spirituel et amusant à l'excès. Point méchant, incapable de « faire du mal à une mouche ». Sur les derniers

temps de son séjour à Marseille, il se plaignait du manque de « travail », et, un matin, il quitta l'auberge, pour se diriger vers des machoires plus hospitalières. Je ne l'ai plus revu et ce n'est guère que pour acquit de conscience que j'écris ici ce nom affligeant.

XXVI

Je mériterais d'être précipité vivant du haut du clocher des Accoules ! J'allais oublier de vous dire un mot du père Cayol ! Le père Cayol est un des buveurs « stoïques et puissants » de l'auberge. Il s'y désaltère depuis trois ans, mais, hélas ! bientôt il ne s'y désaltèrera plus, car sa « fin est proche ». — Tous les « héros » meurent jeunes, dit-il. Voyez Alexandre-le-Grand, qui ne porte ce titre que parce qu'il s'appela Alexandre et qu'il fut un « grand » ivrogne : à trente ans il mourut. Moi, je mourrai jeune.

Le père Cayol n'a que soixante et onze ans ! — Permettez, ami Cayol, lui dis-je. Alexandre ne fut pas qu'un grand ivro-

gne. Il... — Ho ! je sais, m'interrompit-il, qu'il conquit la Thrace, l'illirie, qu'il vainquit Darius, qu'il fit raser Thèbes, qu'il soumit la Cappadoce, la Pamphilie, la Syrie, l'Ionie, la Carie, la Phénécie, d'autres contrées en ie ; qu'il gagna sur Darius encore la fameuse bataille d'Arbelles, qu'il vainquit Porus, — tout ce que vous voudrez, — mais je sais aussi que quand il fit tout « ça » il était gris et qu'à la fin il mourut ivre !

Attrapez-vous là ! C'est encore lui qui dit, pour justifier son penchant vers la dive bouteille : « *qu'us naïssu pounchu, pouu pas mouri carra* », faisant allusion à une cave de la rue Baussenque où il prétend être né.

Le père Cayol est l'auteur d'un petit traité d'histoire ancienne qui se résume uniquement dans la relation des « hauts faits » d'Alexandre, et vous savez pourquoi : il vient de vous le dire.

XXVII

Un jour que le pharmacien Van Der

était en train de m'annoncer, triomphant, qu'il venait « d'inventer » une botte secrète qui consistait à supprimer infailliblement de ce monde, et cela dans trois secondes, le spadassin le plus sûr de l'envoyer dans l'autre en une seconde et demie, mes yeux se fixèrent tout à coup sur un personnage que je n'avais pas vu entrer et qui dégustait, attablé au fond de la salle, une liqueur rouge. L'impression que fit sur moi l'aspect, en pareil lieu, de ce passant, fut une des plus agréables que j'aie jamais éprouvées, et c'en est resté assurément la plus douce. J'étais en face du ténor Renard ! Comment s'était-il égaré jusque-là ? je l'ignore, mais après bien des années, il me semble voir encore sa belle tête de rêveur allemand, toute pleine de la poésie de Goethe, toute empreinte de je ne sais quoi de langoureux, de mystique et de triste, que seuls les yeux de l'âme peuvent bien voir, que seules les sensations délicieuses du cœur peuvent dire. Il me semble encore le voir avec sa longue chevelure de soie

d'or, avec ses yeux bleus inondés de douce lumière, avec son sourire presque morne et ses allures de grand bohème déchu. Oui, il me semble encore le voir, le pauvre artiste, en butte déjà aux déceptions sans nombre, qu'il devait résumer plus tard dans ce *Temps des Cerises*, que les lèvres humaines murmureront tant qu'il y aura de pâles amoureux et des âmes brisées.

XXVIII

Le soleil du lendemain de ce jour-là vit une chose demeurée célèbre à l'auberge et que je consigne ici avec l'exactitude stricte, la vérité absolue que j'ai apportées jusqu'à présent dans la relation des faits qui constituent la forme et le fond de cette fameuse histoire d'ivrognes.

En ce temps-là, l'auberge « logeait » un buveur épique nommé Cabaret. Boire, c'était sa joie, joie immense, infinie, divine. Il disait avant de boire : Sois apte au travail !. A cette même époque, l'auberge donnait asile à un autre amant

de Bacchus qui, s'il n'était pas aussi fort dans l'art « d'absorber » que celui déjà nommé, n'était point du tout faible. On peut-être à une distance incommensurable d'Hugo et savoir rimer, n'est-ce pas ? On l'appelait Cabaret II, tout comme on dit Louis XIII et Louis XIV.

Un jour, un pari s'engagea entre ces deux Falstaffs énormes et il fut convenu que celui d'entre eux qui absorberait le plus de la rouge liqueur serait promené triomphalement dans la ville à cheval sur une tonne. Une commission fut nommée à l'effet de choisir le lieu le plus propice pour la « consommation » de ce duel bachique. Ce fut un champ planté de vignes des environs du Canet, qui eut le privilège du rendez-vous. Un demi-baril plein, — un de ces barils de Bandol qui contiennent seize litres, — y fut transporté sous les yeux de ceux qui s'étaient érigés experts, et le combat commença.

Ils se battent — combat terrible — corps à corps !

Les verres, pleins et vides en même

temps, sont pareils à des éclairs sillonnant frénétiquement le court espace qu'il y a de la « coupe aux lèvres ». Ce sont des flots insensés de liqueur qui semblent entrer dans la gueule insatiable de deux monstres, et disparaître comme poussés par le souffle impétueux des quatre vents du ciel. Les verres vides, les buveurs poussent, tour à tour, un hurlement lascif et une écume rose découle sur leurs vêtements humides et colorés.

Cependant Cabaret I^{er} semble fléchir. Cabaret II s'en aperçoit, et, enhardi par cette exténuation apparente de son adversaire, redouble d'efforts. Mais le premier rassemble ses forces et trouvant du latin dans la lutte, s'écrie : « *Qui non laborat non manducet ! . . .* » L'acharnement de part et d'autre atteint bientôt au paroxysme. Les champions n'ont plus face humaine. Ils sont devenus effrayants et les témoins reculent épouvantés, comme autrefois les flots du récit de Thérémène.

Bientôt, ils sont obligés d'incliner le baril sous les verres. Un instant se passe

encore, et verres et baril sont vides de la dernière goutte!...

Cabaret I, pas plus que Cabaret II, ne fut porté en triomphe, puisqu'il n'y avait pas eu de vainqueur, mais l'histoire de cette beuverie pantagruelique fit du bruit dans les gazettes de l'époque, et elle devait trouver place dans mes souvenirs.

XXIX

Trois ou quatre jours après cette scène rabelaisienne, les portes de l'auberge s'ouvrirent devant un jeune homme de vingt ans environ, aux lèvres pâles, aux joues creuses, aux cheveux longs, noirs, incultes, au regard tendre, au sourire triste, et, ici, une fois encore, laissez-moi me recueillir, mon cœur.

Tout en s'installant devant une table, il déclara se nommer Elie et être sculpteur de profession, après quoi il demanda du vin. Il but avec une sorte de soif farouche et comme pour étouffer avec le tonique qu'on venait de lui servir, soit un souvenir cuisant, soit une douleur igno-

rée. Puis il sortit de sa poche une pipe et du tabac. Il se mit à fumer comme un Turc. Jamais, à l'auberge, on n'avait vu fumer aussi voluptueusement un poète, — ou un homme.

Son regard, à force de s'aller perdre dans les globules de fumée qui s'échappaient, pressés, de sa bouche, était devenu étrange. On le crut fou ou gris. — Mais il n'était pas gris et il n'était pas fou, — le pauvre artiste ! A ce moment, au fond de son cœur, venait de se réveiller un souvenir d'aurore, souvenir mystérieux et pur qu'il avait vainement essayé d'y éteindre.

Tout à coup, il cessa de fumer, et, tirant un objet de son sein, y colla passionnément ses lèvres. C'était un portrait de jeune fille. J'en pus voir les traits aussi bien qu'Elie, de cette image adorée, chaude encore de sa chair, et comme Elie je me souviens... Le poète me raconta alors « son histoire. » J'ai encore dans mon ouïe vivace l'accent d'amour avec lequel il prononçait le doux

nom de sa chère Yerta, et la voix désespérée avec laquelle il me disait sa trop grande pauvreté pour oser jamais s'adresser à la jeune fille.

Yerta n'était point le véritable nom de celle qu'il aimait, mais il lui avait donné celui-là pour n'avoir point à l'appeler comme les autres. Et puis, Yerta, c'est bien joli, n'est-ce pas ? Le lendemain soir, Elie m'emmena dans les terrains vagues de la Joliette, emcombrés çà et là de matériaux destinés à l'érection des maisons qui en font aujourd'hui un des plus aristocratiques quartiers de la ville.

Arrivés en face d'une coquette petite maison construite en pierres de Cassis, nous nous arrêtàmes. — Puisque tu sembles prendre quelque intérêt à mon sourire triste, me dit Elie, nous allons voir ensemble celle pour qui je partirai demain pour un pays d'où je ne reviendrai que riche, ou d'où, contrairement, je ne reviendrai pas...

Le jour où cela se passait était un Dimanche d'Avril. L'air était plein de

parfum. Les sons mourants d'une musique douce arrivaient jusqu'à nous. On dansait, par là. La nature tout entière semblait s'endormir au contact des rayons tièdes du soleil mourant. Des matelots autrichiens, chemise rouge au vent, regagnaient leurs bords. Des voix cristallines de jeunes filles, se dirigeant vers la mer, résonnaient délicieusement à notre oreille, pendant que les cris discordants de quelques joueurs aux boules, en venaient troubler l'harmonie. Plusieurs lavandières du quartier se querellaient entre elles et des gamins faisaient le « bataillon » à quelques pas de nous. Le soleil s'en allait de plus en plus. Il faisait comme Elie, le soleil : seulement, il devait revenir, lui...

Tout à coup, une jeune fille sortit de la maison et vint vers nous. Elle passa si près de moi, pendant qu'Elie la dévorait tout tremblant, de son regard de flamme, que sa robe me frola. Sa robe ! Je la vois encore, avec ses raies blanches et rouges, toute scintillante de soleil et de grâce,

tout émaillée de sourires. Et, avec sa robe, je vois aussi ses beaux yeux chatains, empreints d'une mélancolique clarté, son front pur de vierge, ses dents blanches, perles poétisées, ses narines ouvertes à l'air du soir, ses joues roses, sang de cerise incarné, sa taille d'abeille et son sein naissant chastement gonflé.

— Yerta, pourquoi vous ai-je tant de fois revue, depuis, ne vous ayant vue qu'une fois, et pourquoi votre voix sonore pleine de petits r au gosier, — est-elle venue si souvent soupirer à mon oreille charmée ce fragment banal de romance que vous murmuriez ce Dimanche-là :

Ne pleure plus, vierge de France,
Sur ton pays tant regretté !...

.....

XXX

Elie s'embarqua le lendemain pour la Havane, sur le brick la *Césarine-Pazery*, après m'avoir confié une lettre pour celle qu'il aimait, lettre qu'il avait écrite dans la nuit, avec la fièvre de son âme et qu'il

me prescrivit de ne remettre à son adresse que deux ans après son départ, voulant ainsi avoir le temps..... de mourir !

XXXI

Ah ! Et celui-ci que j'allais aussi oublier en finissant.

A la suite de quelle série de dégringolades, le comte de Roquebrune avait-il fini par s'échouer sur un des bancs du capharnaüm du père Hiroux ! Voilà ce qui est resté pour moi un mystère. Mais le jour où il fut permis à ce personnage de prendre place entre le professeur la Ruine et le pharmacien Van Der, il y eut du bruit, dans Landernau. Les bonnes gens de l'endroit, amis, d'ailleurs, de tout le monde, ne furent pas peu surpris de la venue subite parmi eux d'un homme dont les poches étaient bourrées de titres jaunes et enfumés qui établissaient authentiquement à son actif seize quartiers de noblesse. Aussi, l'entrée du nouvel hôte fut-elle saluée allègrement

par tous, sauf par Monstrafoison, qui souffrit en silence du voisinage dangereux d'une particule évidemment sérieuse. Quelquefois, il traduisait son dépit par des allusions qu'il s'efforçait de rendre désagréables, mais Roquebrune, homme grave et dédaigneux, se renfermait dans la dignité de ses antiques parchemins. Monstrafoison affectait de l'appeler en *aparté* : Roqueruine.

Le comte de Roquebrune était originaire du Var. Il ne lui restait plus de ses pignons sur rue, que la rue sans pignons et un grand fond de philosophie austère. Epicurien au temps de sa « splendeur », il avait probablement sur la fin matérialisé par trop la doctrine, et, un jour, sans feu ni lieu, réduit, il avait été forcé d'aller de ville en ville donner des leçons de mathématiques, car le comte de Roquebrune était « un mathématicien de première force ». Il avait même publié dans le temps un traité de géométrie dans lequel il s'était efforcé de résoudre les trois fameux problèmes insolubles :

la quadrature du cercle, la duplication du cube et la trisection de l'angle. Il est vrai qu'à la suite de cette publication et de cette tentative, il était allé se reposer pendant plusieurs mois dans une maison de santé de Cannes, sur l'ordre des médecins. A ce point de vue, j'ai cru bon de le signaler en passant. Malgré la considération qui lui était témoignée à l'auberge par Van Der et par le père Hiroux lui-même, qui ne revenait pas d'avoir pour client un personnage aussi blasonné, le comte de Roquebrune n'y fit qu'un court séjour. Paris était son objectif, et, s'il n'est pas mort, c'est là-bas qu'il doit faire montre aujourd'hui de sa science et de ses paperasses. Je regretterai longtemps que le trop prompt départ de cet autre original m'ait empêché de fouiller dans son passé, émaillé, à coup sûr, d'aventures et de détails intéressants, car on n'a pas possédé manoir et blason pour le plaisir d'en arriver plus tard à être un bohème. Mais puisque le comte de Roquebrune a daigné

m'offrir l'occasion de le voir lui en compagnie de tant d'autres défunts que la terre où il dormira lui soit légère.

XXXII

« Quel est cet homme qui parle dans ce coin ?
« C'est un homme sans Estève ! Vous voulez
« parler de ce que vous entendez ? Il est ce
« que l'Estève a toujours été Estève, qu'il
« n'est pas différent des autres hommes, et que
« d'autres hommes sont aussi intéressants
« sans votre respect pour Estève. Ne
« diriez-vous pas dans ce coin que je termine
« à l'Estève ou vous me parven. Oui, je sais
« que vous êtes un des meilleurs de « l'en-
« droit », que vous avez été même, propri-
« taire même, que vous avez possédé
« trois maisons, « jadis », dans la rue
« Rompe-Cul, — et que je vous dois de
« délicieux instants : mais, je vous le
« répète, il faut bien en finir avec cette
« longue série d' « courtoisie de tout
« gauchis », comme vous dites, père Estève,
« excellent homme, causeur aimable, mon
« vieil ami.

m'offrir l'occasion de le citer ici en compagnie de tant d'autres déchus, que la terre où il dormira lui soit légère.

XXXII

Quoi ? Qui me parle, dans ce coin ? Ah ! c'est vous, père Estève ! Vous voulez aussi que je vous « enregistre », n'est-ce pas ? Mais, songez, père Estève, qu'il n'y a pas de livre sans lacunes, et que d'autres que vous, tout aussi intéressants, « sauf votre respect », père Estève, ne figureront pas dans celui que je termine à l'heure où vous me parlez. Oui, je sais que vous êtes un des meilleurs de « l'endroit », que vous avez été riche, propriétaire même ; que vous avez possédé trois maisons, « jadis », dans la rue Rompe-Cul, — et que je vous dois de délicieux instants ; mais, je vous le répète, il faut bien en finir avec cette longue série d'« ouriginaou de tout gaoubi », comme vous dites, père Estève, excellent homme, causeur aimable, mon vieil ami.

XXXIII

L'auberge du père Hiroux ressemble à une de ces vieilles auberges que les peintres flamands avaient à cœur de décrire et que leurs toiles nous ont transmises si pleines de détails pittoresques.

Qu'on se figure une salle oblongue, au plafond bas et enfumé, supporté dans sa largeur par des poutres à angles saillants, avec des nervures se croisant diagonalement, mais sans loi symétrique. Tel est l'intérieur. On devine que l'architecte qui a présidé aux dispositions matérielles de la salle a beaucoup sacrifié au hasard de l'improvisation. Ce n'est peut-être pas un mal.

Çà et là quatre ou cinq tables boiteuses, flanquées de chaises en bois de mûrier ; au fond, à droite, une espèce de comptoir, dit « Tavernier », suant le vin et encombré de mesures de capacités diverses, avec le traditionnel « enbotaire » au milieu. En face, un puits, avec sa margelle en

pierre, envahie aux coins par des herbes folles et ombragée par un figuier. Ce puits a fait la fortune du père Hiroux. A gauche un potager construit en briques, avec les ustensiles de cuisine laissés par le père Poisvert. Remarquons, accrochés au mur, épisodes au fusain de la *Vie au Cabanon*, une douzaine de tableaux, avec des couplets de Bellot en marge. C'est à peu près tout

XXXIV

J'en ai fini avec cette auberge qui eût inspiré, comme je l'ai dit, le pinceau de Velasquez, et ajouté à la renommée du burin de Callot.

FIN

FINI D'IMPRIMER

le 28 Avril 1880

POUR LAVEIRARIÉ LIBRAIRE-ÉDITEUR

par E. CHATAGNIER, aîné

rue Paradis, 42.

Page 42 lire : guitariste

» 44 » : devinssent

» 59 » : la Bastide-Besplas

» 61 » : l'Illyrie... la Phénicie... «ça»

» 68 » : encombrés

» 72 » : en a parte

» 75 » : boiteuses